

L'AMI DES BETES

Le petit Jean avait, comme tous les enfants, un nombre respectable de défauts ; mais en revanche, il avait une qualité qu'on ne saurait trop louer : il aimait beaucoup les animaux et ne les tourmentait jamais.

Il était orphelin et vivait avec son grand-père, un vieux médaillé de Sainte-Hélène qui avait offert ses deux jambes à la Patrie. La Patrie reconnaissante donnait au père Leroux 410 francs par an, — ce qui est à peu près une fortune en Auvergne.

Le petit Jean poussait comme une pomme en plein vent. Il avait une cage logeant quatre serins, un chat de gouttière, un cochon d'Inde qui sentait mauvais mais qui n'en était pas moins aimé ; une alouette qu'il avait ramassée dans un sillon blessée par un plomb de chasse ; un moineau tombé du nid, et deux poissons qui n'étaient pas rouges, mais ne s'en portaient pas plus mal, au fond du pot à confitures qui leur servait de rivière.

Jean avait baptisé sa famille. Les quatre serins s'appelaient Hoche, Marceau, Desaix et Kléber. Ces noms disent assez que leur parrain était le grand-père, lequel n'avait mis dans ce choix, croyez-le bien, aucune intention irrespectueuse à l'égard de ses héros favoris.

Le chat s'appelait Perdu, parce que Jean l'avait trouvé ; le cochon d'Inde s'appelait Rajah — encore une trouvaille du grand-père. L'alouette se nommait Chérie : c'était la préférée ; le moineau, Friquet, et les deux poissons, Roméo et Juliette, baptême imposé par le sabotier du pays, lequel, étant chantre à l'église, lisait le latin et savait beaucoup de choses.

Jean aurait dû être un heureux père de famille. Cependant quelque chose manquait à son bonheur. Il n'avait pas de chien. C'est qu'un chien c'est presque une personne ; cela ne se trouve pas aussi facilement qu'un moineau.

Jean avait longtemps rôdé aux alentours du village, mais il n'avait jamais rencontré que des chiens de connaissance qui auraient été réclamés aussitôt que pris.

Un soir de mai, Jean se promenait le long de la rivière, précédé de son cochon d'Inde, suivi de son chat ; Chérie perchée sur son épaule droite, Friquet sur la gauche.

Les serins et les poissons étaient restés sur la fenêtre du grand-père.

Au détour du chemin, l'enfant vit venir à lui une troupe de petits garçons qui tiraient sur une corde au bout de laquelle était un chien maigre, efflanqué, poussif.

— Qu'est-ce que vous allez faire de ce chien ? s'écria-t-il.

— Le noyer ! répondit le chœur des bambins. C'est le père Noiroi qui nous a donné dix sous

pour cela. Il est trop malade et ne peut plus servir à rien.

— Attendez, dit Jean. Gardez vos dix sous et donnez-moi le chien ; je vous donnerai toutes mes billes.

Et il vida ses poches dans la casquette de celui qui semblait mener la bande.

Le méchant garnement les empocha et lui dit :

— Ce n'est pas assez ; donne-moi ton moineau. Il y a longtemps que j'en cherche un.

— Jamais ! cria Jean. Donne-moi le chien ou rends-moi mes billes.

— A l'eau, le chien ! crièrent alors les petits

mais ce chien n'est bon qu'à crever, mon pauvre Jean. Ce n'était pas la peine de déchirer tes habits.

— Oh, grand père ! répliqua Jean, tu m'as toujours dit qu'il fallait se montrer obligeant même envers ceux qui ne pouvaient pas nous le rendre. On ne sait pas ce qui peut arriver.

L'invalidé sourit et caressa la tête du petit garçon :

— C'est vrai, mon enfant.

Et il chantonna son proverbe favori : " Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde, on a souvent besoin d'un plus petit que soi. " Tu as

bien retenu mes leçons, mon petit Jean ; grand-père est satisfait. Garde ton chien, mais soigne-le.

— Avec quoi ?

— Achète pour deux sous de goudron chez l'épicier et lave-le à l'eau de goudron ; il guérira peut-être.

Jean suivit ce conseil et, deux mois après, le chien était superbe et bien portant.

L'invalidé et l'enfant l'avaient appelé Bataille, le premier parce que ce nom faisait danser ses jambes de bois, le second en souvenir des horions mémorables qu'il avait donnés et reçus à propos du chien.

Toute la famille vivait en paix. Friquet et Chérie couchaient dans les poils de Bataille, Perdu élisait domicile entre ses pattes.

Un beau jour, le grand-père mourut. On le trouva immobile dans son fauteuil, le sourire aux lèvres et les yeux grands ouverts au plafond. Il avait rêvé sans doute qu'on donnait, au Paradis, la revanche de Waterloo, et il était parti pour tirer sa dernière cartouche.

Jean pleura beaucoup ; le chien de même.

Après l'enterrement, le propriétaire de la mansarde dit au petit garçon.

— Je ne peux pas te garder, mon petit. Va falloir aller aux Enfants-Assistés.

— Est-ce qu'on prendra mes bêtes ?

— Sûrement que non, mon pauvre innocent. C'est déjà beaucoup

qu'on donne la pâtée aux mioches qui n'ont plus de parents.

Jean ne dit rien, mais, sournoisement, rentra dans la chambre du grand-père, prit la gazo des serins, le pot des poissons, siffla tout son petit monde et sortit sans être aperçu.

Son plan avait été vite tracé.

— Voilà ce que nous allons faire, dit-il à Bataille. Nous marcherons tout autour de la France. Je chanterai la *Redingote Grise*, quo mon grand-père m'a apprise ; tu seras chien savant ; je te montrerai à sauter pour la France ; les autres feront la ménagerie. Nous y gagnerons bien toujours notre pain. En route !

Et voilà la troupe sur le chemin, Bataille marchant devant, la queue en trompette ; Rajah fla-



Bataille surveille l'écuelle pour avoir sa part.

vauriens avec un rire féroce.

Jean fut pris d'un bel accès d'indignation. Il se souvint qu'il était petit-fils d'un Vieux de la Vieille, et tomba à bras raccourcis sur le groupe meurtrier. Ce fut un combat homérique, une mêlée de toutes armes. L'enfant prodiguait les coups de pied et de poing ; Perdu semait les griffades ; Chérie et Friquet les coups de bec. Force resta au bon droit ; les méchants battirent en retraite, abandonnant le malheureux toutou à moitié mort.

De peur que les bourreaux ne revinssent sur leurs pas, Jean se hâta de rentrer au logis, apportant, dans ses bras, son nouveau pensionnaire agonisant.

— En voilà une recrue ! s'écria le grand-père,